

XYZ. La revue de la nouvelle

Puisqu'il faut bien mourir

Dominique Chicoine and Daniel Pigeon



Number 83, Fall 2005

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3293ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chicoine, D. & Pigeon, D. (2005). Puisqu'il faut bien mourir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 63–67.

Puisqu'il faut bien mourir

Dominique Chicoine et Daniel Pigeon

Gianna ravale un sanglot. Elle tapote l'avant-bras de son mari en prenant soin d'éviter le tube de l'intraveineuse placée sur sa main.

— Nino, je te réserve une surprise.

L'homme grogne un peu, de douleur et de curiosité. Il soulève difficilement les paupières et jette un regard abattu sur sa femme, assise à son chevet.

— C'est Marcello. Il est arrivé cet après-midi de Palerme.

Nino soupire, puis remue légèrement la main, en guise de désaccord.

— Je ne veux pas qu'il me voie dans cet état.

— Vieux gâteaux. Tu n'es pas le seul à avoir vieilli.

Nino referme les yeux. Il passe le bout de sa langue blanchâtre sur ses lèvres gercées.

— Donne-moi de l'eau, Gianna.

La femme prend la carafe et remplit un verre qu'elle approche de la bouche de son mari. Une infirmière arrive, les salue et s'enquiert de la situation.

— Des douleurs, monsieur Celotti ?

Nino avale quelques gorgées :

— *Va bene*, feint-il.

L'infirmière vérifie le soluté du patient, sa pompe à morphine et lance d'un air grave en le quittant :

— Le médecin viendra vous voir tout à l'heure.

Gianna caresse le front ridé de son mari. Ses doigts effleurent sa peau burinée, le grain de beauté au-dessus de son sourcil droit. Nino somnole un instant.

On frappe à la porte. Marcello apparaît dans l'entrebâillement, souriant et droit.

— Gianna !

Il la serre dans ses bras.

— Comme tu es belle !

Nino se racle la gorge :

— Ne touche pas à ma femme, Marcello !

Celui-ci s'approche de son vieil ami et l'embrasse sur chaque joue.

— Qu'est-ce que tu es venu faire à Montréal, Marcello ? lui demande Nino, les yeux brillants.

— Ne fais pas l'imbécile, mon vieux.

Nino claque la langue et se renfrogne.

Gianna leur sourit :

— Je vais aller manger une bouchée. À tout de suite.

Elle embrasse son mari, étreint de nouveau Marcello. Elle se dirige vers la porte, mais reste dans l'embrasure à observer, avec nostalgie, ses deux amis d'enfance entre lesquels elle avait été contrainte de faire un choix déchirant, une fois arrivée à l'âge adulte. L'un rêvait de l'Amérique, tandis que l'autre refusait de quitter l'Italie, coûte que coûte. Accablée par la misère de l'après-guerre, Gianna avait préféré suivre Nino, laissant derrière elle un amour secret, vibrant, mort-né. Quelques souvenirs éparés lui remontent à la mémoire, le soleil dru de la Sicile, les odeurs poivrées des piazzettas, les rires moqueurs des gamins jouant à cache-cache dans la fraîcheur des ruelles ombreuses. Comme Marcello a l'air jeune et fringant comparé à Nino ! Il a pourtant soixante-sept ans bien comptés, deux de plus que son mari. Le contraste entre les deux hommes est frappant, les cheveux de Marcello ont à peine grisonné, alors que ceux de Nino sont presque tous tombés.

Marcello s'assoit tout près de son ami.

— Nino, tu ne devineras jamais où je suis allé faire une randonnée la semaine dernière...

Nino le questionne du regard, mais une douleur aiguë lui déchire les entrailles. Sans tarder, il appuie sur le bouton de la pompe à morphine.

— Eh bien ! Figure-toi que je me suis rendu à la Rocca, comme durant notre jeunesse.

L'effet de la morphine se fait sentir et Nino se calme.

— Tu n'as pas grimpé tout de même, Marcello ?

— Bien sûr que non, ment-il. Mais le sentier me rappelait beaucoup de souvenirs. Cette voie sublime, tu te rappelles, de laquelle on voyait le village et la mer en contrebas.

Nino esquisse un sourire, tousse un peu.

— Je me souviens surtout du surplomb gigantesque.

— Tu as oublié la minuscule réglette à laquelle on devait désespérément s'accrocher au départ ? Et à quel point la pierre rugueuse nous arrachait la peau des doigts ?

Nino ferme les yeux. Les souvenirs se précisent.

— Ensuite, reprend Marcello, il fallait se dépêcher parce que la paroi était brûlante sous le soleil. C'était presque un soulagement de parvenir à l'ombre du dévers.

Marcello s'emballe, et Nino acquiesce de la tête, les paupières closes.

— Allez, passe la corde dans le mousqueton, bordel ! Mais tu t'entêtais à vouloir te rendre à la fissure avant de mousquetonner. Comme tu pouvais m'énerver ! Chaque fois, tu aurais pu faire une chute au sol, mon vieux ! Mais tu tenais toujours à atteindre cette foutue fissure, deux mètres plus loin ! Ça te revient ?

— Oh oui ! Bon Dieu qu'il faisait chaud ! J'avais les doigts en sang, et plus tu insistais pour que je mousquetonne, plus j'attendais.

Nino serre les poings, car la douleur réapparaît, foudroyante. Il presse le bouton de la pompe et attend un peu que la morphine fasse effet.

— Marcello, j'ai oublié le prochain passage.

— Tu vois le bidoigt juste à gauche ?

Nino se concentre, se perd dans ses pensées. Il fait un effort surhumain. Il transpire ; son cœur s'emporte. Il tousse encore, essaie de reprendre son souffle.

— Oui, je le vois.

— Allez, mon vieux ! De la conviction ! Enfonce tes phalanges dans ce bordel de trou, appuie ton pied gauche sur le gratton et lance-toi ! Ça va ? Tu y arrives ?

— Oui, Marcello, mais je suis crevé.

— Continue. Mousquetonne, bordel de merde !
— Je suis claqué ; je vais tomber.
— Non, mon vieux. Tout va bien. Passe la corde dans ce putain de mousqueton ! Prends une pause. Je te tiens.

Nino respire mieux. Ses douleurs reviennent et repartent, lui accordant de brefs répit.

— Ensuite, Marcello ? demande Nino, en articulant avec difficulté.

— Encore un petit effort ! Tu vas maintenant te concentrer et monter ton pied gauche sur la prochaine prise pour arriver à sortir du surplomb. Une fois là, c'est du gâteau.

— J'ai peur, Marcello.

— Tiens bon ! Hisse-toi ! Tu n'es plus qu'à quelques mètres du sommet, Nino.

— Je n'y arriverai jamais. Je vais perdre pied. J'ai mal.

Marcello insiste :

— Ça va, mon vieux. Je suis là. Allez, du cran !

Nino fronce les sourcils, dans un rictus de douleur.

— Et maintenant, Marcello ?

— Tu y es presque, Nino. Tu es sur la dalle que tu préfères. Vas-y ! Doucement. Le relais est devant toi.

Marcello tient solidement la main calleuse de son ami. Nino vomit un mince filet de sang, au moment où le tracé du moniteur cardiaque devient irrégulier.

— J'ai la trouille, Marcello.

— Tiens bon, mon vieux. Assure-toi au relais.

— D'accord, répond Nino.

— Tu y es ; je suis avec toi. Je te tiens. Regarde la vue splendide de la mer et des toits en ardoise des maisonnettes du village. Tu vois l'abbaye ?

— Oui, Marcello. C'est magnifique. Ne m'abandonne pas.

— Je suis là.

— Et maintenant ? murmure Nino en rivant ses yeux sur son ami.

Marcello inspire profondément. Il s'efforce de sourire, se mordille la lèvre inférieure.

— Laisse aller, Nino. Détends-toi. Tu as réussi ! Je vais amortir ta chute.

Nino laisse entendre un long râle. Marcello courbe le dos et reste immobile pendant d'interminables secondes. Puis, il lève la tête vers son grand ami, pose la main sur ses paupières et lui ferme les yeux. Il se redresse enfin et rejoint Gianna qui est toujours à l'entrée de la chambre.

— Merci, Marcello.

De grosses larmes roulent sur ses joues déjà barbouillées de rimmel. Marcello enlace Gianna de ses bras vigoureux.